

Céramique et stratigraphie : L'évolution de la vaisselle commune en Provence aux XIII^e-XV^e siècles d'après les fouilles de Rougiers

G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD

Résumé. Très étendue, la fouille du castrum de Rougiers (Var) a permis une étude précise du matériel stratifié traité typologiquement, statistiquement et chronologiquement. Cette recherche est présentée ici dans sa méthode et ses principaux résultats, en ce qui concerne la céramique commune.

Simple aperçu sur l'évolution de la vaisselle usuelle à Rougiers (Var) aux XII^e-XV^e siècles, cette communication ne vise certes pas à donner une vision complète de la variété des formes ou des productions qui purent exister sur ce site et en Provence au cours de la même époque. Il s'agit beaucoup plus modestement — et en complément des communications précédentes — de tenter une approche synthétique sur une longue durée de ce matériel saisi dans ses traits les plus caractéristiques comme dans son évolution chronologique qu'il paraît possible d'approcher avec une relative précision.

Exemple ponctuel sans doute, mais moins « local » peut-être qu'il ne pourrait paraître. Les études comparatives actuellement possibles en Provence et dans la vallée rhodanienne font en effet apparaître des similitudes non négligeables dans les styles et les techniques — tout se passant comme si, à côté de variantes réelles mais presque secondaires de formes ou de décors, une même « ambiance » stylistique avait régné, née de possibilités techniques et de besoins — voire de modes — semblables.

I. Le matériel et son interprétation stratigraphique.

Sans y insister longuement, il est nécessaire néanmoins de rappeler en quelques mots les caractéristiques essentielles du site examiné et la méthode

d'interprétation utilisée pour en définir la chronologie relative ou même absolue (1).

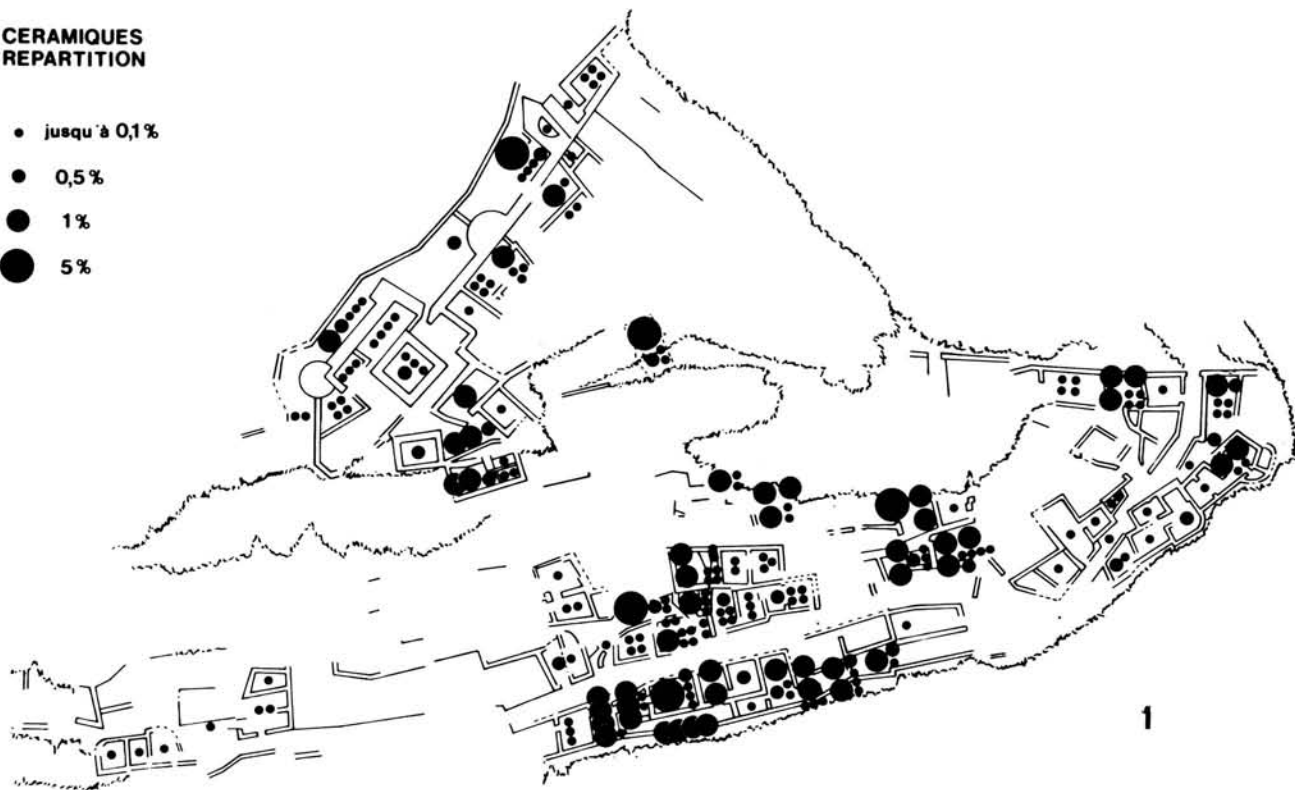
Relativement étendu, le castrum de Rougiers constitue un bon exemple de ces sites perchés typiques du second âge féodal en Provence. Les fouilles effectuées dans le château, la basse-cour et le village fortifié y furent développées aussi largement que possible afin d'obtenir des séries stratigraphiques répétitives et comparables entre elles, assurant une certaine sécurité dans l'interprétation. La richesse même du matériel recueilli y poussait, aussi bien sur le plan des céramiques que sur celui des monnaies ou des objets pouvant servir de critères secondaires de datation. Compte tenu des incertitudes régnant encore sur ceux-ci, il parut cependant nécessaire de n'en tenir compte que de façon complémentaire. L'essentiel des recherches chronologiques est ainsi basé sur la céramique, commune ou fine, dont la masse (plus de 93 000 tessons) entraînait à une étude approfondie qu'éclairait le matériel monétaire (114 monnaies et jetons frappés entre 1177-1420 environ) trouvé conjointement.

Deux traits spécifiques facilitaient encore cette approche. En premier lieu, il était frappant de consta-

(1) La mise au point de cette méthode et son application à l'étude des céramiques communes ont été présentées plus complètement dans les études suivantes : « Monnaies, céramiques et chronologie : essai d'analyse des fouilles de Rougiers » ; *Provence Historique*, XXV, 1975, p. 227-241 ; *Rougiers, village médiéval de Provence. Approches archéologiques d'une société rurale méditerranéenne*, thèse de doctorat d'Etat, Paris I, 1978, p. 630-649 et p. 703-839.

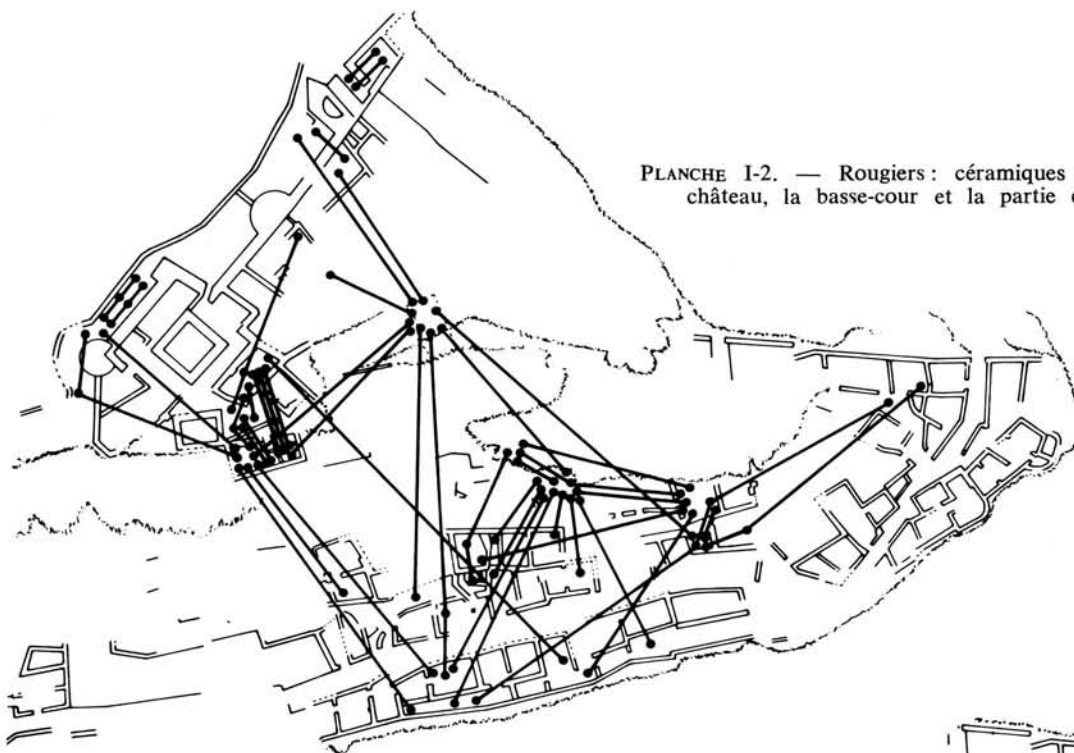
CERAMIQUES REPARTITION

- jusqu'à 0,1%
- 0,5%
- 1%
- 5%



1

PLANCHE I-1. — Rougiers : répartition des céramiques sur le site.



2

PLANCHE I-2. — Rougiers : céramiques en connexion dans le château, la basse-cour et la partie centrale du village.

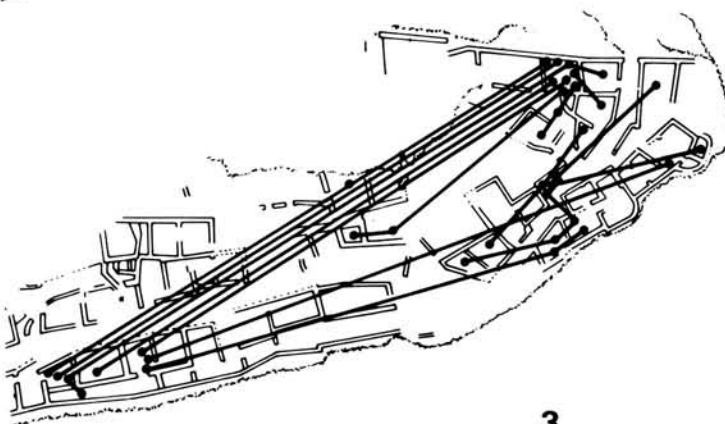
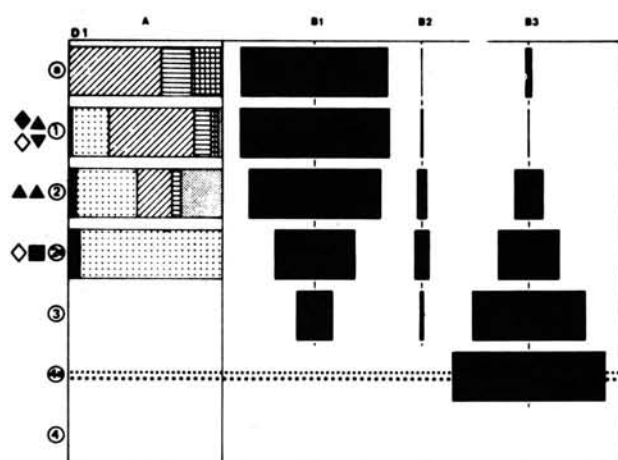
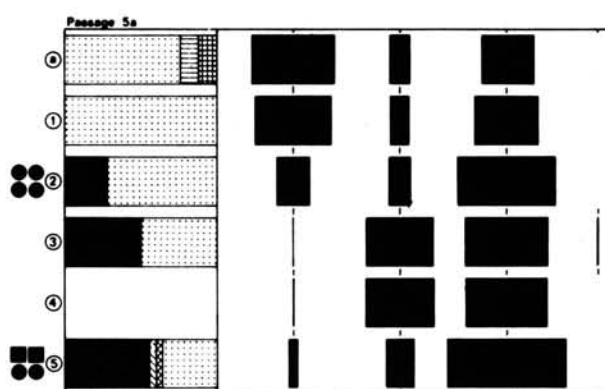


PLANCHE I-3. — Rougiers : céramiques en connexion dans les parties nord et est du village.

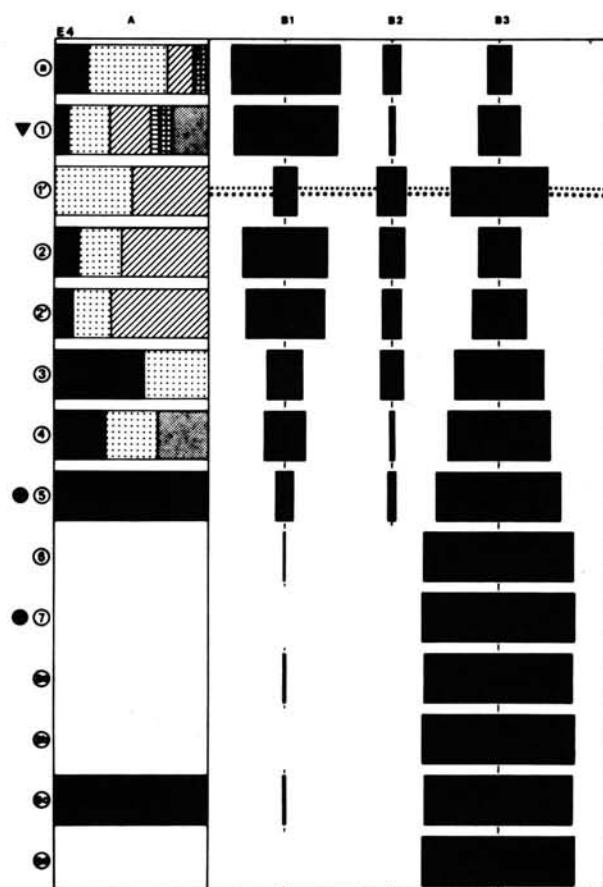
3



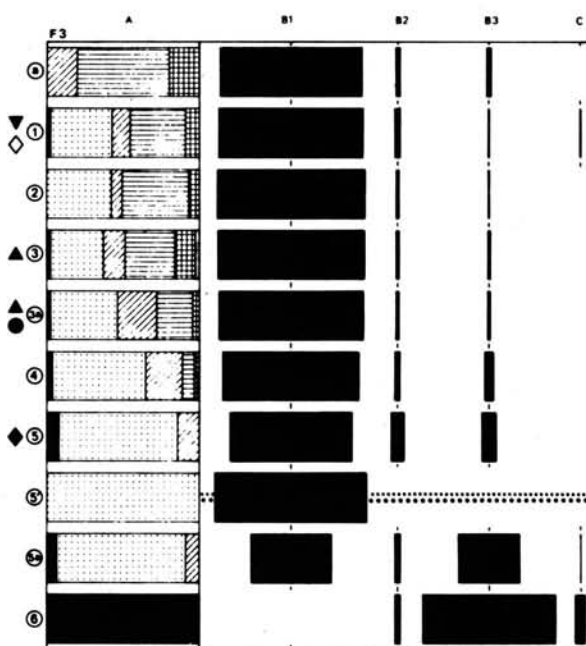
1



3



2



4

PLANCHE II. — 1, 2, 3, 4 : Graphiques de répartition stratigraphique du matériel dans les zones D1, E4, passage 5a, F3 (en marge : signes monétaires).

ter la répartition très variable, quantitativement et qualitativement, des céramiques sur les divers points du site (pl. I-1). Il devint ainsi vite évident que d'importants dépotoirs concentrant de grandes quantités de matériel s'étaient constitués à l'intérieur du village au cours d'époques diverses. L'étude des connexions apparues au cours des reconstitutions de céramiques provenant des habitations et des dépotoirs (pl. I-2 et 3) montra l'étendue des déplacements et des transports qui s'étaient opérés à des moments précis à l'intérieur du castrum; elle permit en même temps d'établir des rapprochements entre des strates de même composition, aidant ainsi à une première approche chronologique. En second lieu, le décompte systématique des tessons trouvés en stratigraphie, niveau par niveau et catégorie par catégorie, et sa représentation graphique firent apparaître des phénomènes répétitifs, qu'éclairait souvent la présence de signes monétaires. Différents types d'évolution étaient ainsi discernables. Certains étaient très réguliers comme dans l'habitation D 1 (pl. II-1) où les poteries à pâte grise de catégorie B 3 déclinaient lentement face au développement progressif des poteries glaçurées de divers types (catégories B 2 et B 1) auxquelles s'ajoutaient bientôt des céramiques fines (catégorie A) et des monnaies de la fin du XIII^e ou du XIV^e siècle. Dans d'autres cas, la prédominance de certaines catégories de céramiques soulignait une occupation plus intense à certaines périodes, comme dans la zone E 4 (pl. II-2) où plusieurs niveaux de poteries grises furent découverts associés à des monnaies de la fin du XII^e et de la première moitié du XIII^e siècle; dans le passage 5 a (pl. II-3) où le comblement d'une grotte effondrée fut réalisé à l'aide d'un matériel riche en poteries glaçurées spécifiques, associées à des monnaies du début et surtout de la fin du XIII^e siècle; dans la zone F 3 (pl. II-4), où un grand dépotoir ne contenant presque que des céramiques de types tardifs associées à des monnaies du XIV^e siècle recouvrit des sols d'habitat plus anciens.

L'application systématique de cette méthode à l'ensemble des zones fouillées (soit à plusieurs centaines de sondages stratigraphiques) fit apparaître la constance de tels phénomènes. Elle permit d'établir de véritables groupes de référence, autour desquels purent être regroupés des niveaux au matériel parfois moins riche ou moins caractéristique. Il devenait dès lors possible de tenter une interprétation de l'évolution chronologique, en passant du relatif à l'absolu. Tâche délicate, où intervenaient tous les éléments secondaires de datation déjà énumérés. Elle permit de définir huit grandes périodes allant de la fin du XII^e au début du XV^e siècle : cadre chronologique dans lequel il devenait dès lors possible de reprendre l'étude du matériel — une nouvelle donnée s'ajoutant ainsi aux observations simplement typologiques et conduisant parfois à un affinement sensible de celles-ci.

Les conséquences n'en sont peut-être pas négligeables, au moins à ce stade de la recherche où trop peu d'éléments clairement datés peuvent aider à l'interprétation des fouilles et du matériel qui s'y trouve.

II. Evolution technique, typologie et chronologie.

1. Evolution technique.

L'un des premiers résultats de cette recherche consista en une meilleure perception de l'évolution globale du matériel — l'étude étant ici basée sur le nombre de tessons stratifiés relevés dans chaque période (soit 85 316 tessons de céramique communes et 3 062 tessons de céramiques fines). Il devint ainsi vite apparent que la répartition de chaque catégorie de céramiques, communes ou fines, variait considérablement dans le temps, ceci pouvant correspondre à une transformation des productions commercialisées et donc, indirectement au moins, à une évolution technique (pl. III-1 et 2).

Il était ainsi important de noter le déclin progressif des poteries à pâte grise (catégorie B 3) : celles-ci qui représentaient la presque totalité du matériel jusqu'au milieu du XIII^e siècle (périodes A 1-A 2), étaient encore fort importants dans la seconde moitié de ce siècle (périodes B 1-B 2) mais elles déclinaient ensuite brutalement, n'existant plus que de façon presque résiduelle au cours des dernières périodes d'occupation du site. De façon inverse, le développement rapide des poteries de catégorie B 1, à pâte rouge glaçurée, s'affirmait dès le début du XIV^e siècle, en une évolution apparemment irréversible. Phénomène d'autant plus utile à relever que ces productions semblent provenir d'une même région, sans doute proche. Les analyses de laboratoire effectuées sur des échantillons caractéristiques de ce matériel montrent en effet que les poteries de catégories B 1 et B 3 furent fabriquées à partir de kaolinites ferrugineuses, celles-ci étant nombreuses du bassin de Saint-Maximin (où des fabrications sont attestées dès le XV^e siècle au moins autour d'Ollières) à la vallée du Verdon.

Deux autres sources de provenance existaient cependant. Regroupées sommairement ici dans une même catégorie (catégorie B 2), les céramiques de ces types B 2A et B 2B sont caractérisées par leur pâte claire, kaolinique encore mais non ferrugineuse et de deux compositions différentes, ainsi que par la nature de leurs glaçures. Elles furent découvertes principalement dans des niveaux de la seconde moitié du XIII^e ou du début du siècle suivant. Elles représentent un apport extérieur non négligeable sur ce site, par leur précocité comme par leur typologie. Leur commercialisation jusqu'en cette région témoigne de l'adoption rapide de procédés nouveaux nés dans des ateliers sans doute importants — les secondes au moins étant vraisemblablement issues des officines de l'Uzège bien attestées dans des époques antérieures comme postérieures.

(2) Cf. en dernier lieu les observations présentées ici même par M. COLARDELLE, E. FAURE-BOUCHARLAT, M. FIXOT et J.P. PELLETIER, « Eléments comparatifs de la production céramique du XI^e siècle dans le bassin rhodanien ».

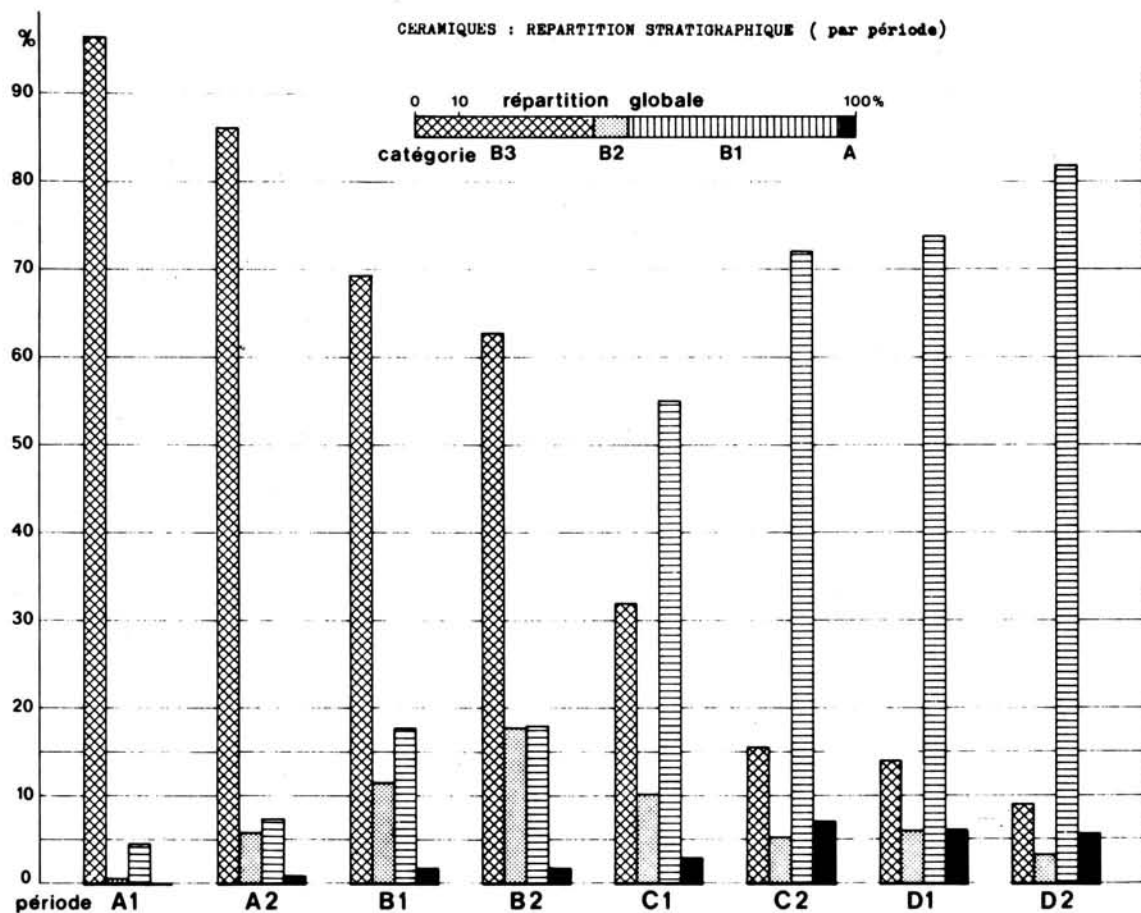


PLANCHE III-1. — Céramiques (tessons de catégorie A, B1, B2, B3) : répartition stratigraphique par période (période A1-A2 : fin du XII^e-1^{re} moitié du XIII^e siècle; période B1-B2 : 2^e moitié du XIII^e-premières années du XIV^e s.; C1 : 1^{re} moitié du XIV^e siècle; C2 : milieu du XIV^e siècle; D1 : 3^e quart du XIV^e siècle; D2 : fin du XIV^e-début du XV^e siècle).

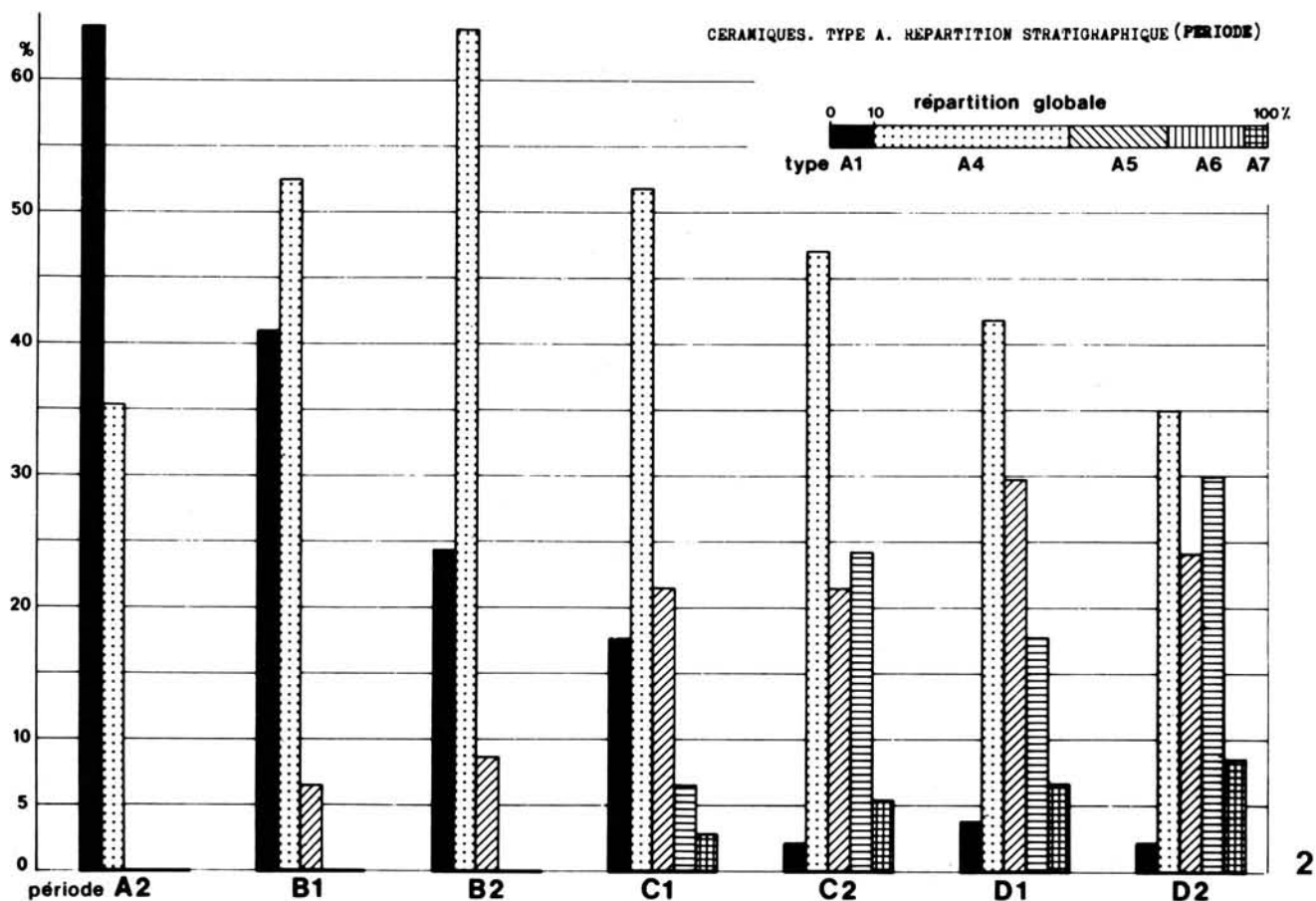


PLANCHE III-2. — Céramiques fines (tessons) : répartition stratigraphique par période (cat. A1 : sgraffito archaïque; A4 : majoliques archaïques à décor vert et brun (Espagne, France); A5 : *id* (Pise); A6-A7 : céramiques à décor bleu et/ou lustré).

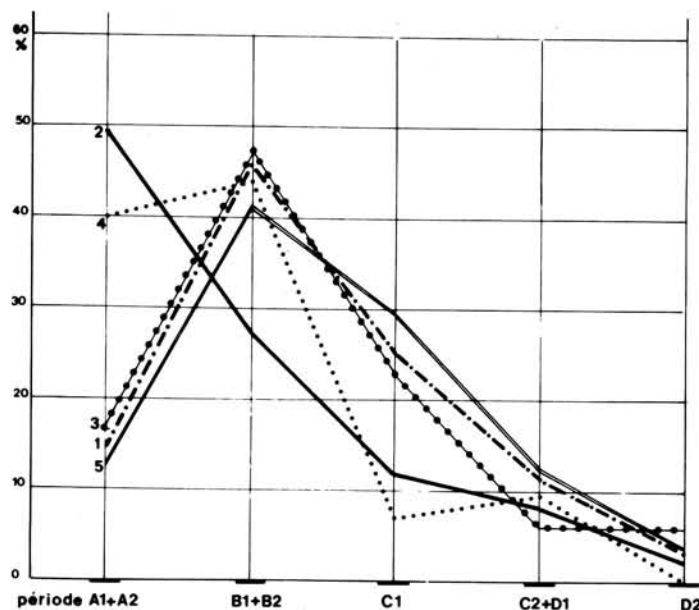


PLANCHE IV-1. — Céramiques à pâte grise (catégorie B3) : évolution chronologique des principaux types (1 : marmites; 2 : pégaus; 3 : gargoulettes; 4 : cruches; 5 : couvercles).

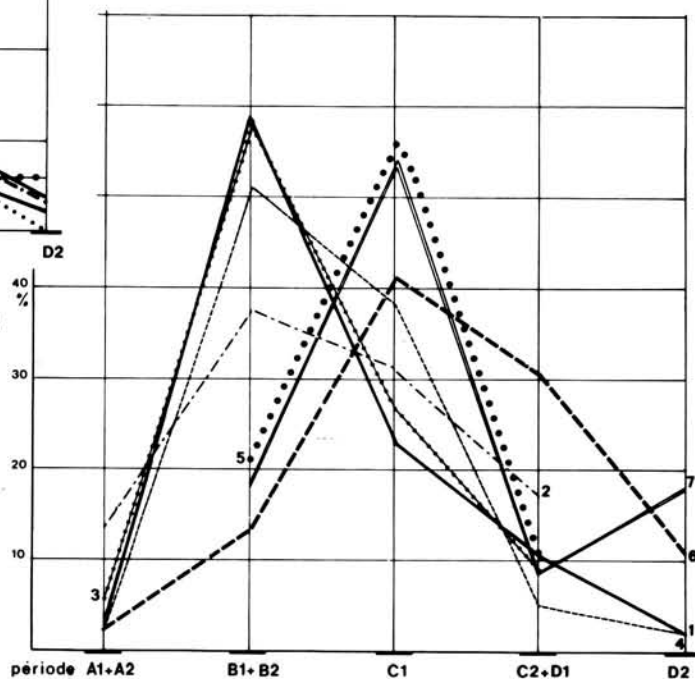


PLANCHE IV-2. — Céramiques glaçurées à pâte kaolinitique de composition spécifique : évolution chronologique des principaux types (catégories B 2 A : 1 : marmites; 2 : pégaus; 3 : gargoulettes et cruches; 4 : coupes, plats, bols. Catégorie B 2 B : 5 : jattes; 6 : marmites; 7 : gargoulettes et cruches).

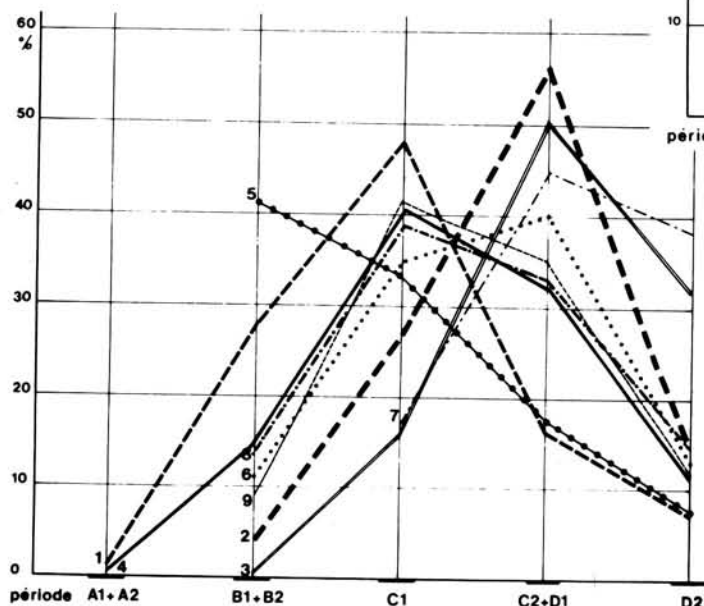


PLANCHE IV-3. — Céramiques glaçurées à pâte rouge (catégorie B1) : évolution chronologique des principaux types (1 : marmites a1-a2; 2 : marmites a3-a4-b1; 3 : marmites b2; 4 : pégaus; 5 : gargoulettes a1 et cruches b1; 6 : pichets a2 et cruches b2; 7 : cruches b3-b4; 8 : jattes et écuelles 9 : couvercles).

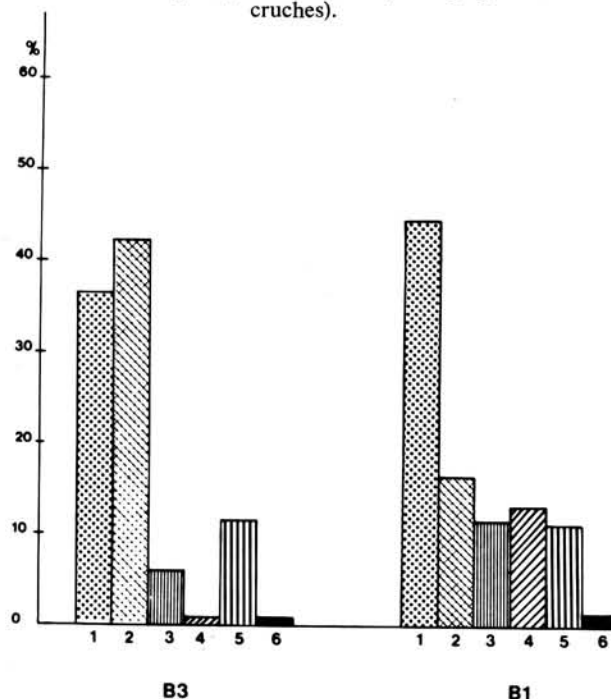


PLANCHE IV-5. — Céramiques de catégories B3 et B1 : répartition des formes (1 : marmites; 2 : pégaus; 3 : cruches et gargoulettes; 4 : coupes, jattes et écuelles; 5 : couvercles et couvre-feux; 6 : divers).

2. Typologie périodisée.

L'analyse typologique devait permettre de préciser ces données encore sommaires — les décomptes s'effectuant cette fois à partir des exemplaires les mieux individualisables reconnus dans les diverses séries de formes, à l'intérieur de chaque catégorie de céramiques. L'étude porte ainsi sur plus de 2 700 pièces dont les plus grandes masses sont constituées, à près de 88 % du total, par les poteries à pâte grise de catégorie B 3 (1 050 exemplaires) et par les poteries glaçurées à pâte rouge de catégorie B 1 (1 344 exemplaires).

Malgré ces chiffres relativement élevés, l'on ne peut qu'être frappé par le faible nombre des types fondamentaux en usage sur ce site, en particulier dans les périodes et les productions les plus anciennes, représentées essentiellement par des séries importantes de pégaus et par quelques vases à liquide (pl. IV-1). Si ce phénomène n'est pas sans rejoindre des traits reconnus sur des habitats antérieurs (2), il faut noter cependant la sensible diversification des formes qui apparaît progressivement à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, dans les productions à pâte grise comme dans les céramiques glaçurées (pl. IV-1-3). Un contraste réel sépare ainsi la composition des vaisseliers observables en catégories B 3 et B 1 (pl. IV-4) : alors que le pourcentage des pégaus au type connu bien antérieurement décroît brutalement, la progression des marmites et de leurs couvercles, des cruches et gargoulettes, des coupes, des jattes et des écuelles devient très apparente — le développement des formes ouvertes presque ignorées auparavant étant particulièrement remarquable.

Cette évolution typologique globale est nuancée par l'apparition successive de multiples sous-types, dans chacune des grandes catégories considérées. Leur définition est basée sur des variantes parfois mineures mais néanmoins significatives dans leur caractère à la fois répétitif et progressif (3). Leur répartition dans des strates d'époques différentes peut indiquer une lente évolution des formes et des techniques d'autant plus notable qu'elle se retrouve sur des productions d'origine parfois diverse et de diffusion semble-t-il assez large en Provence.

LES FORMES « ANCIENNES » : LES PÉGAUS.

Le phénomène est bien apparent dans le cas des pégaus (pl. V) qui représentent sans doute l'une des formes usuelles utilisées le plus anciennement dans les régions méditerranéennes de la France. Comme

dans presque toute la Provence centrale et orientale, le matériel recueilli à Rougiers (699 exemplaires) ignore à peu près totalement les becs pontés, si fréquents dans les régions rhodaniennes et dans le Languedoc. L'examen des types les plus anciens, à pâte grise (type a1 et a2), montre qu'il s'agissait alors de vases relativement grands, aux panses assez globulaires, en particulier à l'origine. Les lèvres varient, étant soit déversées vers l'extérieur et légèrement arrondies, soit en bandeau. Dans tous les cas cependant, l'anse verticale indissociable de ce type de vase est rubannée et fixée sur la lèvre; sa retombée se fait sur la panse au point de plus grand diamètre, une légère cavité marquant fréquemment le point de fixation. Beaucoup de ces vases sont ornés sur la plus grande partie de leur panse d'un décor de stries ou, plus souvent, d'un décor à la roulette.

Cette fabrication soignée évolue dans les productions plus tardives de façon apparemment assez caractéristique, les mêmes traits se retrouvent dans les pégaus à pâte grise de types b et c et dans les pégaus glaçurés de catégorie B 1 ou B 2. Il faut ainsi noter la tendance à un exhaussement et à un retrécissement progressif des formes, le profil des panses devenant plus élancé et le point de plus grand diamètre se situant désormais en général dans la partie supérieure du vase. Les lèvres adoptent un profil parfois plus mou mais, dans les productions à pâte rouge (catégorie B 1), le col devient haut et un léger bourrelet épaissit l'extrémité du rebord. L'anse très souvent cannelée est désormais toujours fixée sous le rebord, en une évolution bien apparente dès la seconde moitié du XIII^e siècle et qui devait perdurer jusque dans les formes les plus tardives. Le décor se raréfie et tend à disparaître à peu près totalement, comme sur la plupart des poteries communes utilisées au cours du XIV^e siècle.

LES FORMES « NOUVELLES ».

L'étude des formes « nouvelles » n'est pas sans confirmer certaines des observations précédentes. Qu'il s'agisse des marmites ou des vases à liquide, voire même de récipients ouverts, elle permet également de relever des variantes morphologiques dont la succession ou la simultanéité, dans des productions d'origine parfois diverse, semble bien correspondre à une évolution stylistique assez large.

a) Marmites (pl. VI).

Les marmites forment un groupe compact de 1143 exemplaires dont à peu près les 2/3 sont glaçurés, suivant une proportion exactement inverse de celle observable sur les pégaus. Divers sous-types apparaissent dans chacune des grandes catégories de céramique : leur succession dans le temps semble assez régulière d'après les données stratigraphiques pour qu'il soit possible d'en faire apparaître non les variantes secondaires mais les tendances générales.

Plus que sur le profil d'ensemble de ces récipients à panse presque toujours globulaire — les exemplaires à large fond plat n'étant représentés dans les productions glaçurées que par un très faible pour-

(3) Si le concept de type correspond à une forme intentionnellement répétée, celle-ci peut inclure des variations de détail, faibles et sans signification réelle compte tenu de l'irrégularité du tournage et de la simplicité des moyens utilisés par les potiers pour obtenir des formes similaires. Des variantes apparemment peu importantes doivent en revanche être mises en valeur si elles présentent un caractère répétitif correspondant à une évolution dans le temps ou formant une étape conduisant à la création d'une nouvelle forme, donc d'un nouveau type; cf. J. DE ALARCAO, *Fouilles de Conimbriga, V. La céramique commune locale et régionale*, Paris, 1975, p. 29.

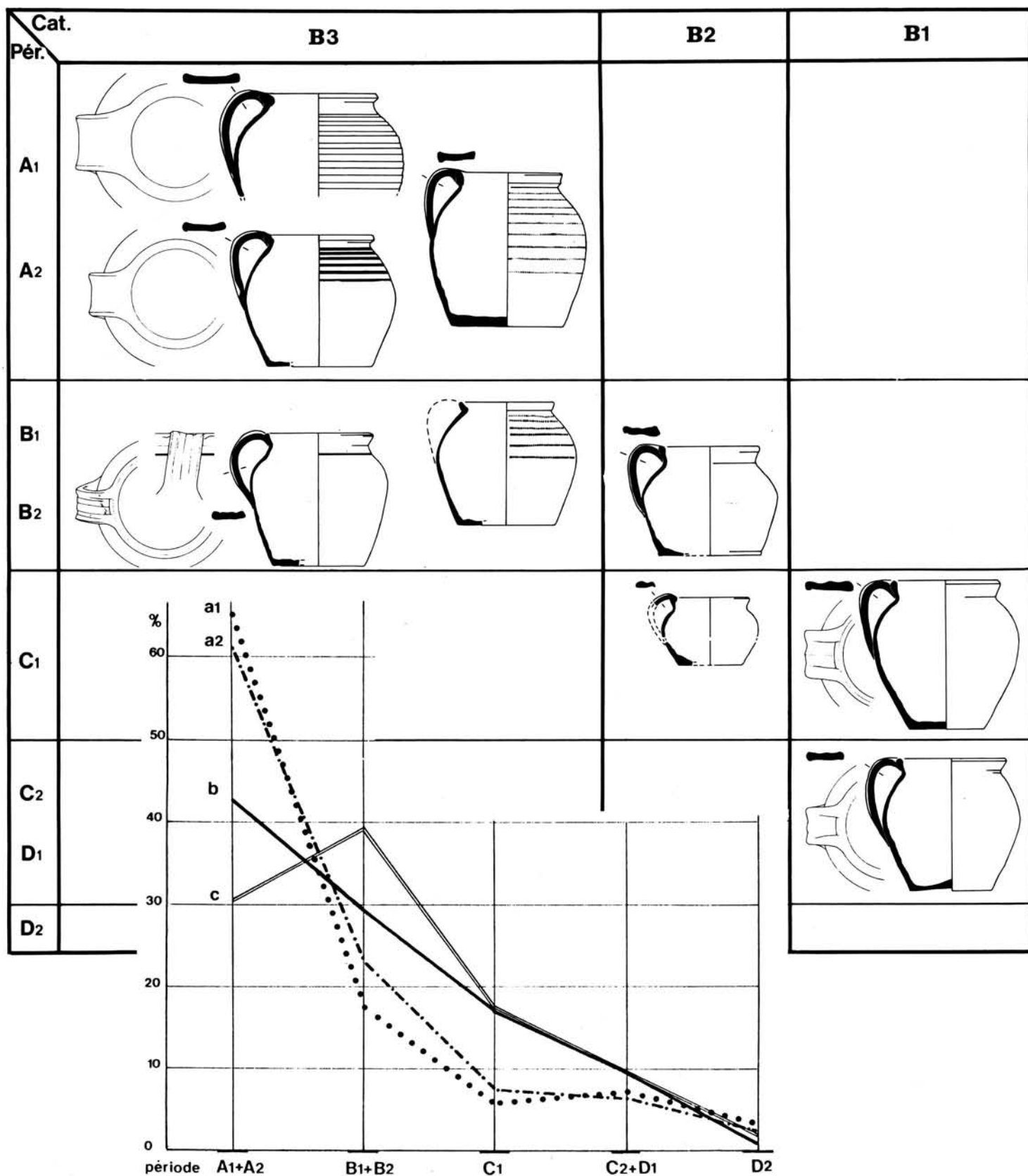


PLANCHE V. — Pégaus (catégories B1, B2, B3) : typologie périodisée. En carton : courbes de répartition chronologique des divers types de pégaus à pâte grise (catégorie B3).

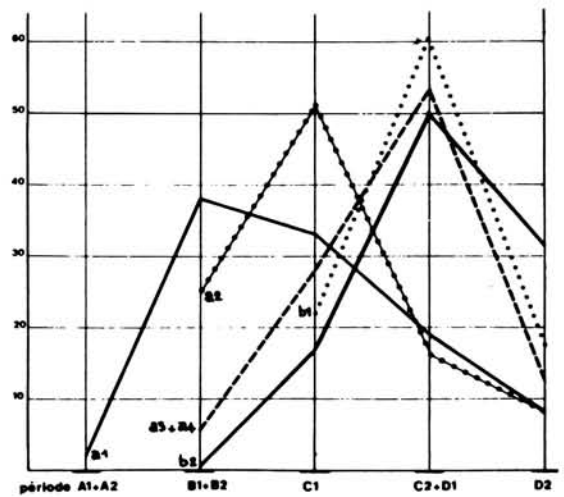
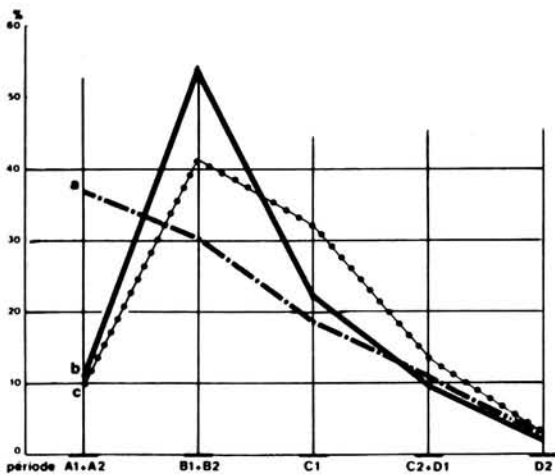
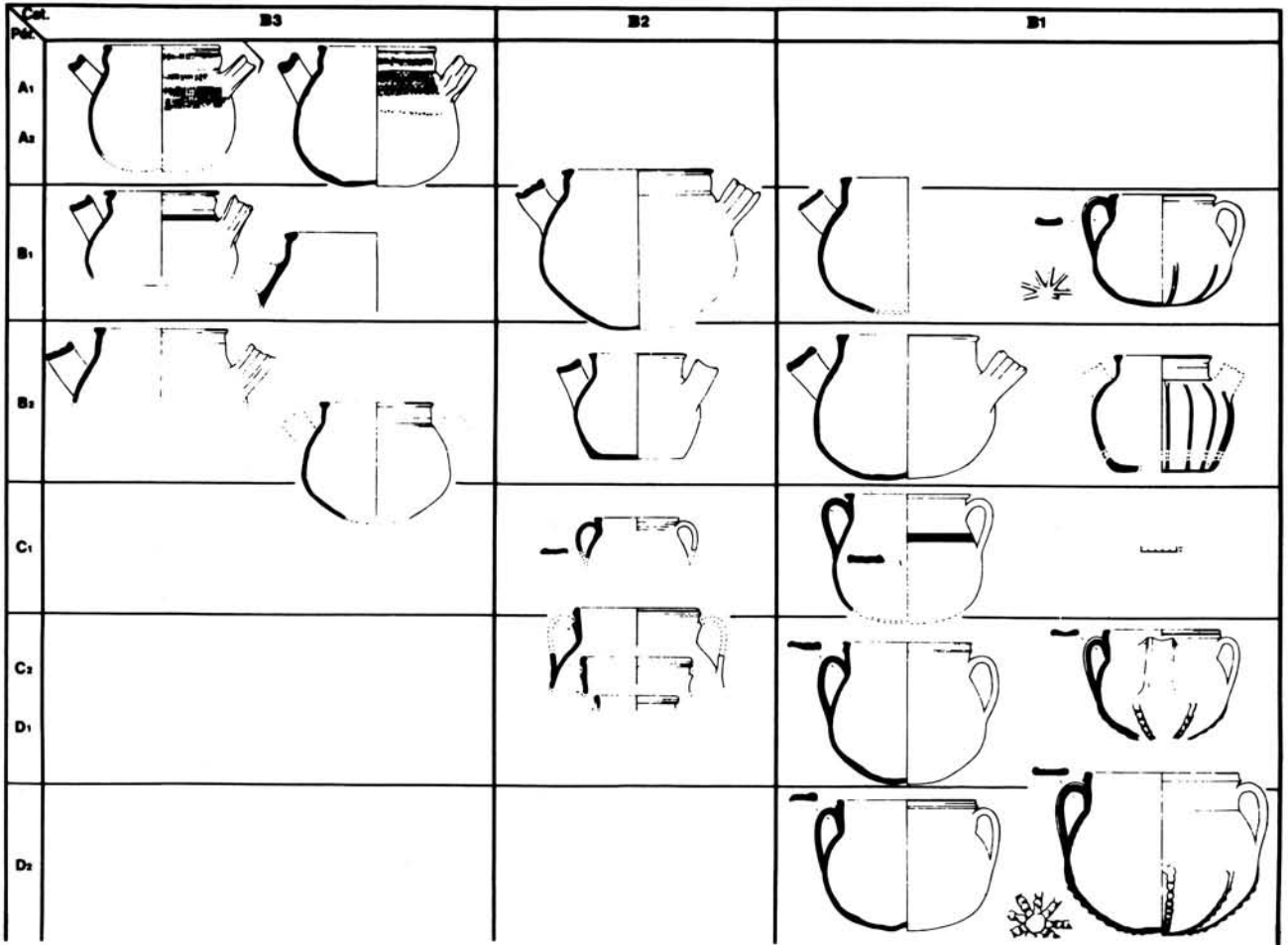


PLANCHE VI. — Marmites (catégories B1, B2, B3) : typologie périodisée. En carton : courbes de répartition chronologique des divers types de marmites :
 - à pâte grise (cat. B3) : en bas, à gauche;
 - à pâte rouge (cat. B1) : en bas, à droite.

centage — il faut ici insister sur l'évolution des parties hautes : col et lèvre en particulier constituent un bon critère de différenciation, auquel s'ajoutent la disposition des anses et, dans une mesure moindre, la conception du décor.

Une évolution sensible apparaît ainsi entre le premier type de marmite à pâte grise (type a) représenté par 56 exemplaires retrouvés en majorité dans les niveaux de la première moitié du XIII^e siècle, et les productions immédiatement postérieures réalisées en cuisson réductrice (types b et c) ou oxydante (cat. B 2 et B 1, type a 1). Dans le premier cas, les marmites larges et de forme un peu écrasée sont caractérisées par la structure du col plus ou moins incurvé, de tracé convexe et légèrement infléchi vers l'intérieur du vase; la lèvre assez étroite et peu saillante au-dessus du renflement du col est formée par un repli de la pâte étirée vers l'extérieur, une gorge plus ou moins accentuée isolant fréquemment cette partie du vase du col sous-jacent. Une structure plus anguleuse et à double inflexion apparaît ensuite, en quelques cas; elle évolue dans la plupart des poteries à pâte grise, claire ou rouge vers un tracé plus rectiligne et presque vertical pour le col, le rebord étant formé par une lèvre repliée vers l'extérieur mais désormais presque soudée au col et donc assez nettement inclinée. A la fin du XIII^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant (périodes B 2-C 1), cette forme tend vers une plus grande rigidité : les cols s'exhaussent et s'évasent progressivement vers l'extérieur; les lèvres s'élargissent et deviennent nettement saillantes, d'abord vers l'intérieur ou l'extérieur du vase, ensuite de façon symétrique au-dessus du col — une forme en T apparaissant enfin, avec un net épaissement du rebord au profil devenu presque rectangulaire vers l'extérieur.

Cette dernière transformation préparait, dans les céramiques glaçurées, l'apparition de nouvelles formes retrouvées en très grande majorité dans les niveaux les plus tardifs (seconde moitié du XIV^e siècle et début du XV^e) : la lèvre adopte alors un profil externe en bandeau surcreusé tandis que la verticalité des parties hautes des vases (col et rebord) est soulignée par l'absence de tout saillant intérieur — l'accent étant désormais mis sur l'allongement des formes aux profils particulièrement nets et relativement simples. Ce type « en poulie » comporte cependant de multiples variantes en fonction, non du rapport hauteur/largeur toujours supérieur à 1, mais de l'importance relative donnée successivement à la partie supérieure ou inférieure de la lèvre, au saillant plus ou moins accentué.

De façon simultanée, les anses évoluaient dans leur position comme dans leur forme et parfois dans leur nombre. Toujours placées à l'horizontale à l'origine, elles étaient rubannées et très étroites sur les types les plus anciens. Leur largeur tendait ensuite à s'accroître tandis que des cannelures apparaissaient. Un tracé vertical fut ensuite adopté de façon bientôt généralisée, l'attache se faisant sous la lèvre comme sur les pégaus contemporains. Si la majorité des marmites ne comportent en toutes périodes que deux anses, certains exemplaires à pâte rouge en présentent quatre, parfois alternées (2 horizon-

tales et 2 verticales) au début du XIV^e siècle, toujours verticales ensuite.

Une évolution symétrique apparaît dans le décor. Réalisé à l'aide de molettes parfois complexes sur les poteries grises les plus anciennes, il tend ensuite à se simplifier et à se réduire à quelques stries parfois tracées au peigne. Des cordons rectilignes puis pincés apparaissent cependant alors : parfois partiellement décoratifs sur certains grands vases assez anciens où seule la partie haute de la panse en est ornée, ils se concentrent ensuite sur la moitié inférieure des récipients qu'ils contribuent à consolider et à stabiliser.

b) *Cruches et gorgoulettes* (pl. VII).

Très rares dans les productions à pâte grise — peut-être en fonction du grand nombre de pégaus alors utilisés — les vases spécifiquement à liquide se multiplient ensuite (261 exemplaires) suivant deux types différents.

Malgré leur petit nombre — une soixantaine d'exemplaires à peine — il faut insister sur l'intérêt des « gorgoulettes » à col étroit, avec ou sans bec verseur, dont la dénomination traditionnelle en Provence doit sembler-t-il être maintenue en dépit de l'anomalie que représente ici, en certains cas, l'emploi des glaçures. Cette forme apparaît dès la seconde moitié du XIII^e siècle dans les productions à pâte grise. Elle se retrouve avec des profils assez diversifiés parmi les poteries à pâte claire (catégorie B 2 A) et à pâte rouge contemporaines. Une morphologie exceptionnellement élégante marque les productions un peu plus tardives issues peut-être des ateliers de Saint-Quentin-la-Poterie ou des régions environnantes (catégorie B 2 B) tandis qu'une forme plus basse et plus globulaire semble perdurer dans le matériel à pâte rouge, en liaison avec la fabrication apparemment alors prédominante des cruches.

Une nette symétrie stratigraphique et sans doute chronologique apparaît en effet entre ces divers types de poteries, les secondes cependant beaucoup mieux représentées quantitativement. Comme dans les marmites contemporaines, divers sous-types apparaissent. Le profil d'ensemble des cruches évolue quelque peu, passant d'une forme assez élégante, à panse large et base bien dégagée, à un tracé plus massif mais assurant une bonne stabilité au récipient, parfois de grande taille. Trois types de lèvres se succèdent : les premières sont caractérisées par un profil arrondi; les secondes par un tracé plus triangulaire et effilé à l'extrémité, donnant un aspect de bandeau au rebord; les troisièmes par une structure « en poulie » analogue à celle observée sur les marmites les plus tardives à pâte rouge. Comme sur celles-ci encore, la disparition progressive de tout décor, même de stries, est un fait notable.

c) *Jattes, coupes et écuelles* (pl. VIII).

L'apparition et le développement progressif de ces formes ouvertes, représentées à Rougiers à 273 exemplaires mais presque inconnues avant le milieu du XIII^e siècle, s'accompagnèrent d'une diversification sensible des objets. Malgré la multiplicité des

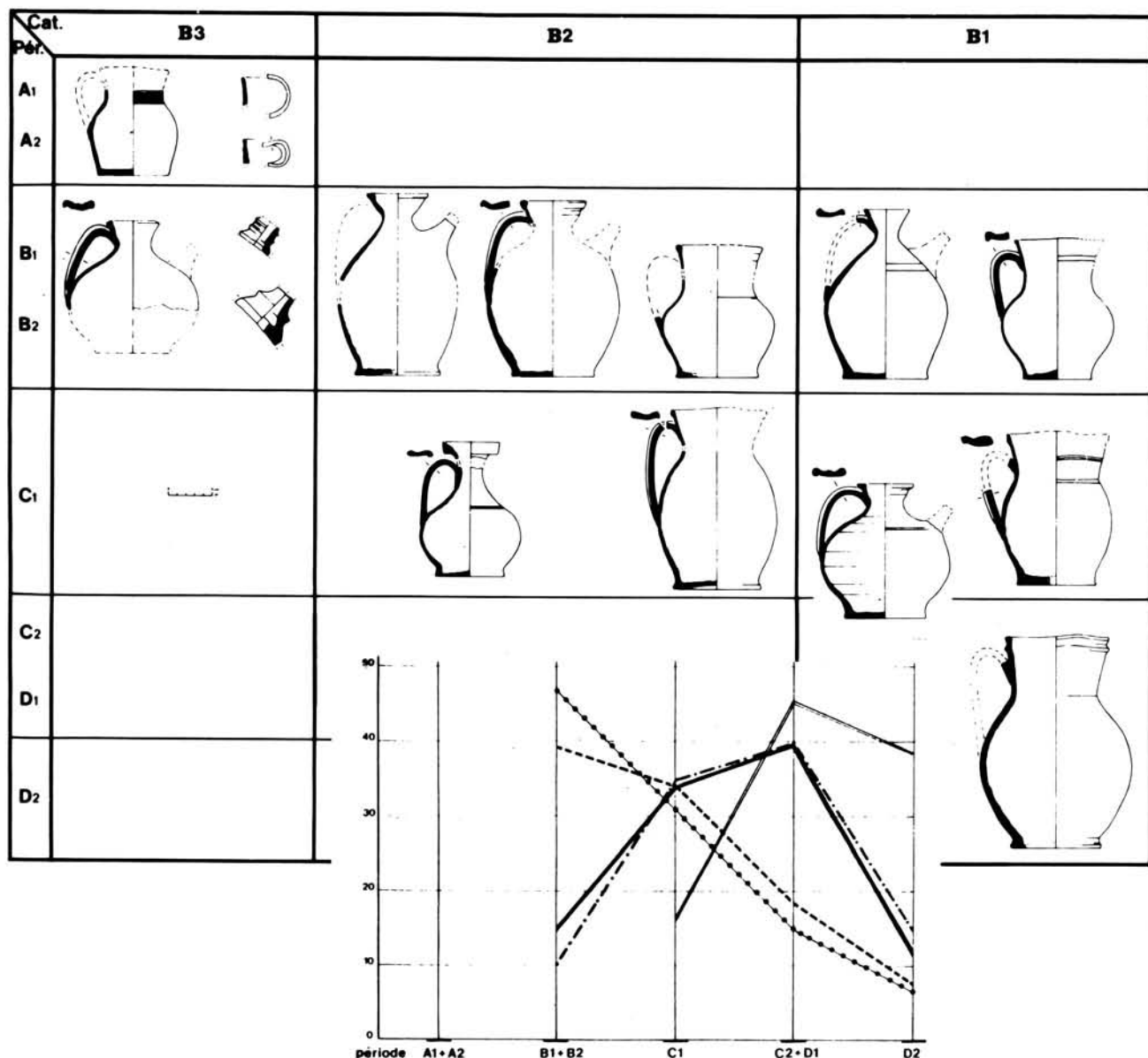


PLANCHE VII. — Cruches et gargoulettes (catégories B1, B2, B3) : typologie périodisée. En carton : courbes de répartition chronologique des divers types à pâte rouge (catégorie B1).

sources de provenance — 20 % de ce matériel étant de catégories B 2 A ou B 2 B, et 66 % de catégorie B 1 — des analogies typologiques réelles existent entre les diverses productions à des périodes apparemment homogènes.

L'un des types les plus anciennement employés (et l'un des rares à exister dans les productions à pâte grise) regroupe des coupes et des écuelles de même profil, dont seules les dimensions diffèrent. La forme est caractérisée par des fonds plats ou légèrement rentrants, étroits et bien individualisés, comme par le tracé oblique et parfois curviligne intérieurement des panses : ce dernier trait est accentué par la structure de l'épaule et du rebord, plus ou moins marqués, nettement redressés et souvent légèrement infléchis vers l'intérieur suivant un procédé qui se retrouve sur certaines majoliques archaïques régionales découvertes en particulier en Languedoc. Les lèvres évoluent avec le temps, passant

d'un profil relativement anguleux à une structure en bourrelet plus ou moins épais au-dessus de l'épaule — la partie haute du récipient prenant ainsi l'aspect, dans les formes les plus tardives, d'un bandeau surcreusé. Ce profil devrait se retrouver à peine modifié dans des séries importantes de bols ou d'écuelles utilisées apparemment pendant presque tout le XIV^e siècle en cette région.

D'autres types se développaient cependant. Il s'agissait parfois de plats peu profonds, à large fond rectiligne et à longue lèvre en amande séparée par une gorge d'un saillant inférieur bien marqué : celui-ci soulignait nettement le point de rupture entre la panse évasée et le rebord traité ainsi comme un large bandeau. Apparu dès la fin du XIII^e ou au tout début du XIV^e siècle dans des fabrications de catégorie B 2 B, ce profil devait perdurer avec quelques variantes pendant tout le siècle dans les productions attribuables à la région de Saint-Quentin-

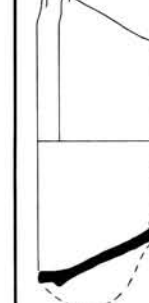
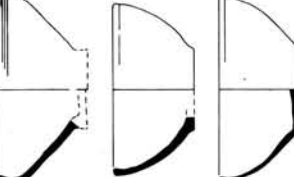
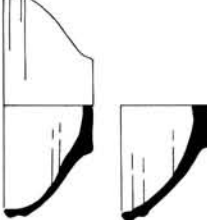
Cat. Pér.	B3	B2	B1
A1			
A2			
B1			
B2			
C1			
C2			
D1			
D2			

PLANCHE VIII. — Coupes, jattes, bols et écuelles (catégories B1, B2, B3) : typologie périodisée.

la-Poterie, ainsi qu'en témoignent des découvertes effectuées en particulier en Avignon.

Diverses formes de jattes existaient également, dont la multiplication au cours du ^{xiv}^e siècle marque un net enrichissement typologique. De taille encore modeste à l'origine, elles tendent progressivement à s'agrandir et à se diversifier. Certaines conservent des formes simples, au rebord plat ou en amande. D'autres comportent une ou plusieurs anses et un bec verseur aménagé dans le rebord en bandeau. Les plus tardives, de catégorie B1, ont des proportions importantes accentuées par le tracé rectiligne de la panse et par la présence d'un large rebord plus ou moins incurvé vers l'extérieur; cette forme caractéristique semble avoir été très utilisée au cours de la seconde moitié du ^{xiv}^e et au début du ^{xv}^e siècle, mais il semble que sa fixation soit le résultat d'une lente évolution, perceptible dès la première moitié du ^{xiv}^e siècle dans les productions à pâte grise ou à pâte rouge de même provenance.

Simultanément, l'apparition de plusieurs séries de bols ou même d'écuelles à marli, en argile de diverse qualité, attestait d'une généralisation rapide de ces formes dans plusieurs centres producteurs au cours du ^{xiv}^e siècle.

**

Sans doute faudrait-il compléter ces tableaux rapides par l'examen du matériel associé — des formes rares telles que, par exemple, celles des grands récipients et jarres retrouvés sur cet habitat, aux séries importantes de couvercles et de couvre-feux à pâte grise ou rouge (catégorie B3 et B1) dont la lente évolution typologique n'est pas sans rappeler celle observable sur les fabrications présentées ici.

Peut-être suffisent-elles cependant — malgré les réelles difficultés méthodologiques inhérentes à toute recherche de ce genre — à faire apparaître quelques-unes des transformations qui s'opèrent dans le matériel usuel de cette région au cours des derniers siècles du moyen-âge.

L'un des changements les plus fondamentaux concerne bien évidemment les modes de cuisson et d'imperméabilisation des poteries dont l'évolution paraît se faire au cours de la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle. Les indices recueillis au cours de cette fouille ne permettent certes d'en apprécier que les conséquences sur un centre d'habitat, utilisateur mais non producteur. Du moins correspondent-ils à une évolution très largement observée sur de nombreux sites régionaux de même périodisation apparente, au moment où s'introduisirent par ailleurs les premières céramiques décorées. Ils peuvent également trouver une confirmation au moins indirecte dans les fouilles d'ateliers: bien qu'aucun four de cette époque n'ait encore été, à ma connaissance au moins, découvert dans les régions productrices, les recherches déjà réalisées sur des officines un peu plus anciennes ne laissent aucun doute sur la longue prédominance en Provence et Languedoc de la cuisson réductrice.

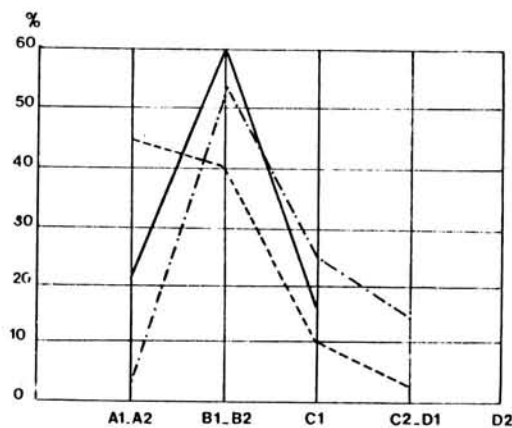
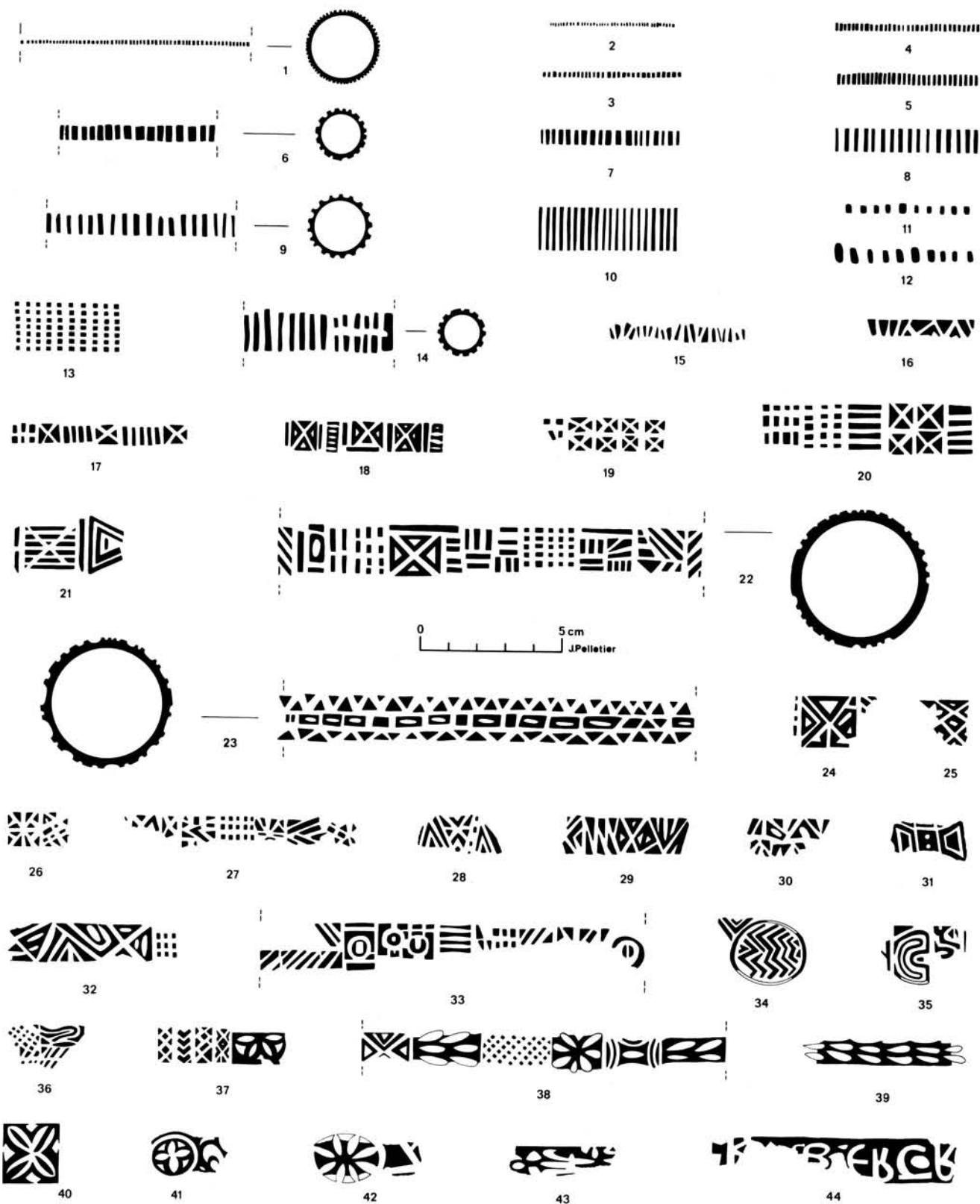
Il est intéressant par ailleurs de relever, en cette

région de la Provence centrale, des productions issues de plusieurs ateliers dont l'évolution paraît avoir été assez simultanée. Si les définitions de provenance restent encore à améliorer, en certains cas au moins, les différentes compositions d'argile déjà mises en évidence précisent les observations réalisées au cours des classifications typologiques préliminaires. Il n'est pas surprenant de relever l'importance écrasante des productions issues des ateliers sans doute les plus proches, utilisant des kaolinitiques ferrugineuses. Mais il est utile d'en noter la continuité dans la diversité typologique. Ceci malgré l'apparition d'autres céramiques de provenances variées, l'une encore indéterminée la seconde étant vraisemblablement à rattacher à la région de Saint-Quentin-la-Poterie près d'Uzès — les découvertes de Rougiers permettant de suppléer ainsi quelque peu à une carence subsistant dans les connaissances actuelles sur l'évolution de ces officines.

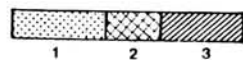
Observation non négligeable si l'on considère les variantes typologiques du matériel étudié, dans leurs traits majeurs au moins seuls présentés ici. Il est évident que, dans le cas de la poterie commune, bien des indices évolutifs ne concernent qu'une production à diffusion souvent très limitée, en fonction de l'importance réelle des centres producteurs. Aucun renseignement ne permet actuellement encore de déterminer clairement la valeur de ceux en cause ici, en particulier dans le cas des productions à pâte grise ou à pâte rouge. Du moins peut-on relever la diffusion apparemment assez large de ces produits, spécialement en Provence centrale où des découvertes similaires ont été effectuées aussi bien vers le Thoronet et Draguignan que jusque dans les régions côtières, à Evenos, Forcalqueiret, La Môle, etc. Il est possible ainsi qu'il s'agisse d'une officine active et à assez grand rayon d'action. Le cas est plus certain encore pour les ateliers de l'Uzège aux productions de bonne qualité et largement commercialisées.

De façon plus générale enfin, l'on peut s'interroger sur le sens réel de l'évolution typologique observée, ici comme sur d'autres points de Provence, du Comtat, ou du Languedoc. Déjà perçue dans les analogies typologiques reconnues dans les diverses productions, la transformation des vaisseliers qui s'amorce au cours du ^{xiii}^e siècle devait se poursuivre aux périodes suivantes. Elle aboutissait à un enrichissement réel des formes, correspondant peut-être à une évolution culinaire (comme pourrait le suggérer le développement rapide des marmites), plus certainement encore à un emploi de plus en plus diversifié de la vaisselle de terre, dont les formes ouvertes en particulier durent remplacer progressivement la vaisselle de bois, alors totalement ignorée des textes (4). Il est certain cependant que ce progrès s'accompagnait d'une transformation sen-

(4) Ceux-ci en revanche n'ignorant pas la vaisselle d'étain, fréquemment citée dans les inventaires des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles en Provence, cf. L. STOUFF, *Ravitaillement et alimentation en Provence aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles*, Paris, La Haye, 1970; F. FERACCI, *Ameublement et cadres de la vie journalière à Arles au ^{xv}^e siècle*, mémoire de maîtrise dactylographié, Aix, 1976.

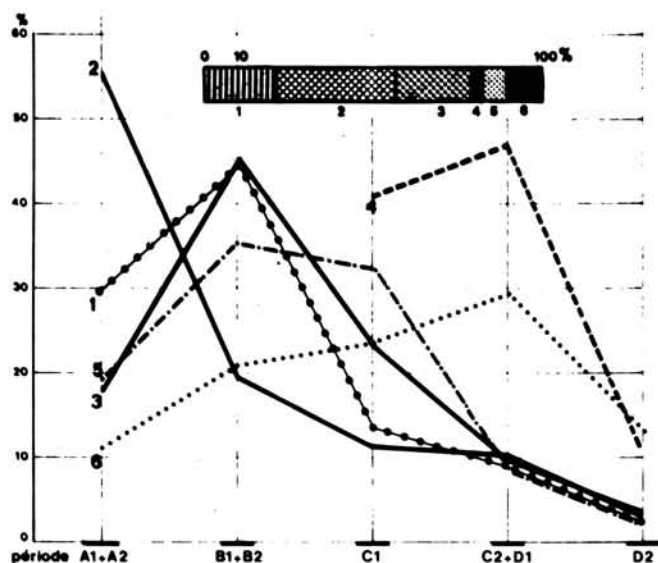


B3 MOLETTES

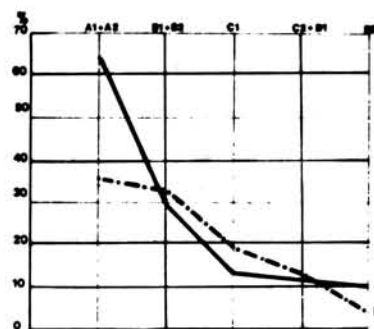


- 1 --- motifs réguliers
- 2 --- curvilignes
- 3 --- irréguliers

PLANCHE IX. — Céramiques à pâte grise (catégorie B3): décors à la molette. En carton: courbes de répartition chronologique des divers types de molette.



1. molette ; 2. roulette ; 3. stries + ondes
4. peigne ; 5. cordon droit ; 6. cordon pincé



B1. B2. B3 : DECORS

a : % des céramiques décorées par rapport à l'ensemble des formes, dans chaque période.

b : répartition globale des décors (b = 100 %)

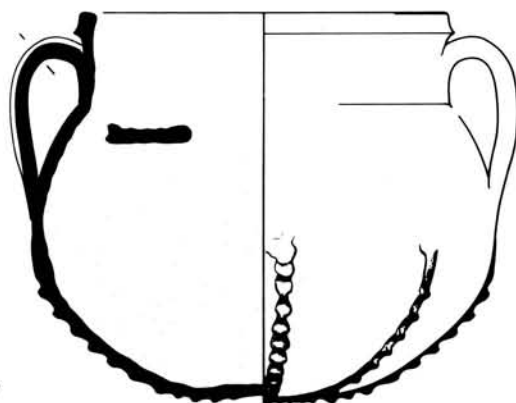
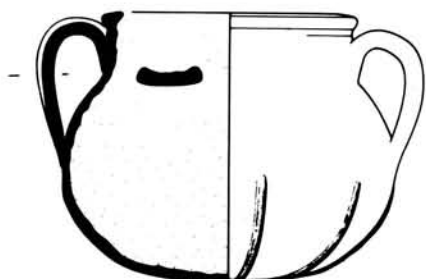
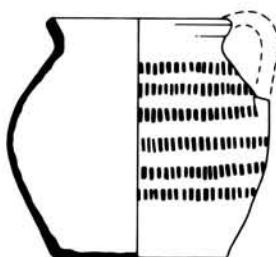
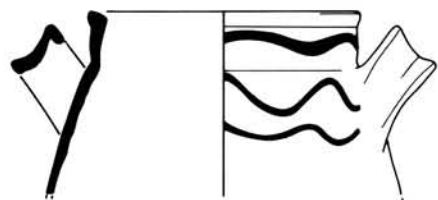
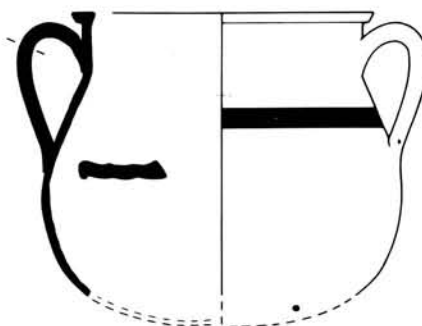


PLANCHE X. — Les principaux types de décor et leur évolution chronologique.

sible des productions, fabriquées de plus en plus rapidement et d'où disparaissait peu à peu tout élément décoratif non-fonctionnel.

Le cas est bien apparent à Rougiers où, alors que 62 % des poteries les plus anciennes (périodes A1-A2) présentaient une ornementation, ce chiffre tombe à moins de 29 % au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, puis passe de 14,8 % à 11 % au cours du XIV^e siècle (pl. X-2). Les types mêmes de décor changent alors (pl. IX-X). Les roulettes à stries verticales et les molettes à motifs plus ou moins géométriques, curvilignes ou complexes, ne devaient guère survivre à l'abandon de la cuisson réductrice, de même que la plupart des décors effectués par incision — quelques stries au peigne restant l'ultime et rare ornementation. C'était donner la priorité aux éléments structuraux, les cordons rapportés désormais fonctionnels restant presque seuls en usage sur le matériel tardif.

Une telle évolution pourrait indiquer une orientation vers la production en masse de poteries à

fonction véritablement usuelle — un clivage s'opérant ainsi entre la vaisselle de table et de cuisine. Ce phénomène s'expliquerait d'autant mieux que l'on assiste, aux mêmes périodes, à l'introduction et à l'emploi de plus en plus abondant de céramiques fines soigneusement décorées.

Il faut remarquer cependant que cette indifférence relative à l'aspect extérieur de ces poteries enfin communes était compensé partiellement par la qualité technique des pièces glaçurées aux formes nettes et appelées parfois à perdurer pendant de longues périodes — peu de différences séparant en de nombreux cas les productions usuelles de la fin du moyen-âge de celles d'époque pré-industrielle ou même presque contemporaine. Ainsi se fixaient des types qui, succédant aux longues survivances du moyen-âge « classique » (si proche encore de ce que fut en d'autres régions le haut moyen-âge) et aux premières et encore précieuses poteries glaçurées, conduisaient à une conception déjà moderne de ce matériel désormais profondément utilitaire.